

Roule plus vite. Plus vite. Fonce !

Non. Ralentis. Si tu te fais arrêter, il pourra te retrouver.

Cara Price choisit l'option la plus raisonnable : elle leva le pied de l'accélérateur, en jetant un regard vers sa fille. Beth Ann regardait droit devant elle, son lapin en peluche serré contre elle. A neuf ans, elle était trop grande pour s'agripper à un doudou, mais la psychologue avait prévenu Cara qu'elle pouvait régresser en cas de changement trop brusque.

Alors Cara avait abordé leur départ avec autant d'enthousiasme que possible, l'avait présenté à sa fille comme une aventure, une occasion de rencontrer de nouvelles personnes, de voir de nouveaux endroits, de prendre de nouveaux noms.

Parce qu'elles devaient fuir à tout prix. Barrett, son ex-mari, se lancerait à leur recherche dès l'instant où il sortirait de prison, et ne s'arrêterait que quand il les aurait retrouvées. Et Cara était prête à tout pour que cela ne se produise pas.

Elle avait espéré que la peine de six ans de Barrett lui permettrait d'obtenir son diplôme d'enseignante, d'acheter de nouvelles identités et de commencer une nouvelle vie, en toute sécurité. Mais grâce à d'habiles manœuvres juridiques, il avait obtenu d'être élargi avec trois ans d'avance.

Il pouvait être libéré à tout moment. Cette seule pensée lui donnait des sueurs froides.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Beth Ann en se tournant vivement vers elle.

— Rien. Je réfléchis, c'est tout, répondit-elle en se forçant à sourire. Tu es sûre que tu veux t'appeler Bunny, comme ton lapin en peluche ? Est-ce que ça ne va pas être bizarre ?

— Pas pour moi.

— Alors, va pour Bunny. Et moi, je suis CJ. Ce sont les initiales de mes prénoms, Cara Juliette. Notre nouveau nom de famille commence par la même lettre que Price : Peyton.

— CJ, c'est un nom de garçon. Je le déteste. Je veux pas de nouveaux noms, ni de nouvelle maison, ni connaître d'autres gens. Je veux grand-mère Price, Serena, mon institutrice et mon école. A cause de toi, je vais rater la Journée mondiale de l'eau, la pièce de théâtre de l'école et les prix. J'allais recevoir le premier prix de lecture.

Sa voix se brisa mais, au lieu de fondre en larmes, elle releva la tête et serra les dents. Comme toujours, Beth Ann refusait de pleurer et de se laisser consoler. Et, comme toujours, Cara en eut le cœur brisé.

Depuis que Barrett l'avait envoyée à l'hôpital, elle avait perdu la confiance de sa fille.

— Je sais que c'est difficile, ma chérie. J'ai lâché mes collègues, moi aussi.

C'était la mi-mai. Elle avait estimé que Beth Ann pouvait manquer les deux dernières semaines d'école mais, en cette fin d'année scolaire, les enseignants du collège où elle exerçait étaient débordés.

Elle avait prétexté une urgence familiale et pris la fuite. Elle, toujours prête à rendre service, à organiser les fêtes de bienvenue pour bébé, les repas à la fortune du pot, les anniversaires... Elle avait laissé tomber tout

le monde. Les joues brûlantes de honte, elle crispa les doigts sur le volant.

Elle avait parcouru beaucoup de chemin, ces trois dernières années. Elle avait gagné en assurance, découvert ce qu'elle voulait, la femme qu'elle pouvait devenir. Mais dès qu'elle avait appris la libération imminente de Barrett, elle était redevenue aussi timide et peu sûre d'elle que quand elle l'avait épousé, à dix-huit ans.

Les paroles de Barrett tourbillonnaient dans son esprit... « Le monde va te dévorer, Cara. Jamais tu ne t'en sortiras toute seule. Tu as besoin d'aide. »

— Et Serena ? demanda Beth Ann. Je peux même pas l'appeler pour lui dire au revoir ?

— L'assistance sociale a dit : pas de coup de téléphone, pas d'email, pas même une carte postale.

En effet, cette dernière avait été intraitable. La plus petite erreur pouvait les mettre en danger. Cela s'était déjà produit.

— Tu rencontreras d'autres petites filles au centre, ajouta-t-elle. Peut-être que la famille dont nous partageons l'appartement aura vécu la même chose que nous.

L'assistante sociale les avait fait prendre en charge par un réseau qui offrait un hébergement et un emploi aux femmes qui fuyaient un mari violent.

— Tu te feras de nouveaux amis.

— Je veux pas de nouveaux amis, marmonna Beth Ann d'un ton boudeur. Je veux Serena.

Cara était malade d'avoir dû séparer sa fille de son amie. Serena était la première véritable amie qu'avait eue Beth Ann quand elles s'étaient installées chez la mère de Cara, trois ans plus tôt.

— Tu es triste pour le moment, mais tout va s'arranger, je te le promets, ma puce.

Et ce n'était pas une promesse en l'air. Elle allait assurer la sécurité de sa fille, lui construire une vie

agréable, et la guérir de son chagrin, quoi qu'elle doive faire pour y parvenir.

— Plus que quelques heures, et nous serons à Phoenix, précisa-t-elle.

Mais elles avaient à peine passé la frontière de l'Arizona que le moteur de la voiture hoqueta, émit un claquement de mauvais augure, et cala. Luttant contre la panique qui l'envahissait, Cara appuya sur la pédale d'accélérateur. Le moteur rugit, mais la voiture n'avança pas.

— Qu'est-ce qu'il y a ? s'écria Beth Ann.

— Je ne sais pas trop.

Elle passa une vitesse. Il y eut un bruit sourd, et le moteur redémarra. Ouf ! Les bandes blanches défilèrent de nouveau de part et d'autre de la voiture.

Mais soudain, il y eut un grincement aigu, et un voyant s'alluma sur le tableau de bord. Bon sang ! Elle ne pouvait pas poursuivre sa route sans faire réviser la voiture.

— Peut-être qu'il faut juste remettre de l'huile, dit-elle.

Pour éviter d'être repérée, elle avait pris la voiture de sa mère au lieu de la BMW, qui était au nom de Barrett. Pour plus de sécurité, elle avait échangé ses plaques avec celles d'une voiture montée sur cales dans un champ. Mais elle n'avait pas du tout pensé à une éventuelle panne.

Pourvu que ce ne soit pas grave. Sa mère avait tendance à ne pas prendre soin de ses affaires — elle ne prenait pas plus soin des gens, mais c'était une autre histoire. Et Cara ne pouvait pas se permettre de grosses réparations ; elle n'avait plus que cinq cents dollars en poche.

Elle sortit de l'autoroute. Un panneau indiquait la direction d'une ville nommée New Hope. Juste à sa droite, il y avait un hangar préfabriqué — peut-être un garage ? Sur le même parking se trouvait un bar, le Comfort Café.

— J'ai faim, dit-elle en se tournant vers sa fille. Pas toi ?

Beth Ann secoua la tête. Depuis l'agression, elle

n'avait plus aucun appétit, pas même pour la glace, qui était jusqu'alors son dessert favori.

— Essayons quand même ! lança Cara avec une gaieté forcée.

Nouvel espoir et réconfort. Elles avaient bien besoin d'un peu des deux, même si Cara se serait contentée de quelque chose à manger et d'un garagiste potable.

Le second côté du steak haché commençait à peine à grésiller quand Jonah Gold le retira du gril pour le poser dans le petit pain qui attendait dans l'assiette. Carver Johnson était un cow-boy, et il voulait sa viande tellement saignante qu'elle en était presque crue. Et Jonah allait lui donner satisfaction, Carver étant l'un des habitants de New Hope qui continuaient à venir manger au Comfort Café bien que deux fast-foods et un bistro chic aient récemment ouvert en ville.

Jonah s'était attendu à ce que sa tante Rosie, qui était propriétaire du café, jette ses casseroles à la tête des déserteurs, mais elle avait accepté avec une étrange résignation la baisse de la fréquentation, se bornant à soupirer en haussant les épaules, ce qui ne lui ressemblait pas du tout.

Ces derniers temps, elle n'était plus la même.

La clochette de la porte tinta. Bon sang ! Et lui qui avait espéré fermer de bonne heure, puisque la nouvelle serveuse que Rosie lui avait promise ne s'était pas montrée...

Derrière lui, Ernesto, le commis, entassait de la vaisselle dans le lave-vaisselle tout en chantant, un peu faux et en espagnol, sur la musique qu'il écoutait sur son iPod. Ernesto était un garçon de dix-neuf ans, vif et intelligent, mais trop timide pour assurer le service.

Jonah jeta un coup d'œil par le passe-plats pour voir qui avait décidé de repousser les limites de sa patience.

Une jolie blonde, dans les vingt-cinq ans, accompagnée d'une petite fille, s'installa à l'une des tables du fond. Elle semblait trop nerveuse pour avoir passé la journée à visiter les galeries et les magasins d'antiquités de New Hope. Elle devait n'avoir quitté l'autoroute que le temps de se restaurer.

— Le menu est sur la table ! lança-t-il. Quand vous aurez choisi, criez !

Quand il passa dans la salle avec le burger de Carver, il vit que la jeune femme et sa fille étaient venues s'installer au comptoir.

— Nous avons pensé que ce serait plus pratique, dit la jeune femme avec un bref sourire. Je ne vois pas de serveuse.

— Tu as fait fuir Darlene ? demanda Carver d'un air moqueur.

— Non, elle est partie toute seule, répondit Jonah.

Darlene s'était installée chez son petit ami. C'était une mauvaise idée, mais elle ne lui avait pas demandé son avis. De toute façon, il n'était pas doué pour le bavardage, et encore moins pour guider les gens dans leurs choix de vie.

Il remarqua que la fillette ne le quittait pas des yeux. Il avait toujours aimé les enfants pour leur franchise, leur façon d'agir et de parler sans détours. Les adultes cachaient bien trop de choses à son goût, et mentaient avec une facilité qui l'irritait bien souvent. Les adultes l'épuisaient.

— Où est cette fichue sauce pour mon steak ? cria Carver.

— Minute, papillon !

Il se pencha derrière le comptoir. Des serviettes, des couverts, du sel, du poivre, des menus... Où diable était...

— Etagère du haut, derrière vous.

Il se redressa, attrapa la bouteille que la jeune femme

montrait du doigt et la fit glisser sur le comptoir vers Carver.

— J'en aurai peut-être pas besoin, après tout, dit Carver d'une voix traînante. Tu as plus de respect pour le bœuf que ton frère. Lui, il le carbonisait jusqu'à le tuer complètement.

Seulement quand il était soûl, se garda de préciser Jonah.

Il était revenu s'installer à New Hope huit mois plus tôt pour aider son frère à décrocher de l'alcool. Cette fois, Evan n'avait pas bu depuis trois mois et jurait qu'il ne replongerait pas. Mais Jonah avait des doutes ; il avait appris à ses dépens qu'il ne devait pas croire aveuglément tout ce qu'on lui disait.

— Que dirais-tu d'un sandwich au poisson ? demanda la jeune femme à sa fille, avec une jovialité forcée.

La fillette haussa les épaules sans répondre.

Jonah lui jeta un coup d'œil intrigué. D'ordinaire, les enfants étaient contents de manger au restaurant. Mais elle, non. Elle s'agrippait à un animal en peluche crasseux et borgne qui lui rappela Louis, le chat errant qui venait le voir tous les soirs pour se faire gratter la tête, en faisant mine de passer là par hasard.

— C'est ce qu'elle va prendre, dit la jeune femme avec un sourire artificiel. Et moi, je vais prendre une salade Caesar. Est-ce que le poulet est frit ou bouilli ?

— Pour le moment, il est congelé.

— Alors, bouilli. Et deux limonades, s'il vous plaît.

Elle remit le menu à sa place et ajouta :

— Est-ce qu'il y a un bon garagiste, dans le coin ? Ma voiture fait un drôle de bruit.

Voilà donc pourquoi elle semblait aussi nerveuse.

— Le garage Duvall, répondit-il. Sur la droite, juste à l'entrée de la ville. Rusty est un vrai moulin à paroles, mais il est honnête et fait du bon travail.

— Merci.

Dans la lumière du soleil, ses yeux bleus semblaient presque argentés. Avec ses cheveux blonds et rebelles, son nez pointu, ses pommettes saillantes et sa bouche en forme de cœur, elle lui rappelait... qui lui rappelait-elle ?

Il lui fallut un instant pour trouver. La petite fée du jeu vidéo que Evan adorait quand il était enfant. Esmeralda. Il ne manquait à cette femme que des ailes bruissantes et une baguette magique pour être le sosie parfait de la fée guerrière.

Elle lui jeta un regard bizarre, et il se rendit compte qu'il la fixait depuis un peu trop longtemps.

— Très bien, marmonna-t-il. J'y vais.

Il s'éclipsa dans la cuisine, posa le steak de poisson sur le gril et commença à préparer sa commande. Au moins, elle n'avait pas demandé une salade compliquée avec des mûres-framboises séchées, des copeaux de noix de coco et Dieu sait quoi d'autre. Certaines personnes faisaient bien des histoires pour un tas de fibres.

Comme cette avocate de Tucson, qui avait demandé de la roquette ! Il lui avait suggéré d'essayer plutôt le bistro chic, en ville. Qui, d'ailleurs, correspondait mieux à son tailleur bien trop élégant pour le Comfort Café. Il avait très vite découvert que c'était Rosie qui avait invité cette femme, pensant qu'il se sentait seul.

Mais il souffrait encore de son divorce d'avec Suzanne, qui avait été prononcé six mois plus tôt. Et il n'était pas certain de s'en remettre un jour.

Il cherchait une carotte quand la clochette de la porte tinta et que des voix résonnèrent dans la salle. Beaucoup de voix...

Il se pencha pour regarder par le passe-plats. Un groupe de personnes âgées prenait les tables d'assaut. Un car entier de touristes. Bon sang, ce n'était vraiment pas le jour !

Son regard croisa celui de la jeune femme au comptoir.

— J'ai été serveuse, dit-elle. Je peux donner un coup de main, si vous voulez.

Serveuse, elle ? Elle semblait bien trop chic pour faire ce genre de travail. Elle portait un chemisier sur mesure et sans doute hors de prix, un médaillon finement ciselé et un sac en cuir.

— Vous êtes sûre ? demanda-t-il.

— Je serais heureuse d'aider.

Comme elle semblait sincère, il lui tendit un tablier.

— Le carnet de commandes est à côté de la caisse, dit-il.

Elle envoya sa fille chercher un livre dans la voiture, attacha le tablier et se mit au travail avec tellement d'aisance qu'elle semblait être ici depuis des mois.

Elle transmettait déjà les premières commandes quand il posa son assiette et celle de sa fille sur le passe-plats.

— Vous devriez manger, dit-il.

Il l'avait mise au travail le ventre vide. Quel goujat !

— Quand j'aurai le temps, répondit-elle.

Elle porta un verre de limonade à sa fille et rentra dans la cuisine pour préparer les accompagnements. La pièce s'emplit de son parfum, un parfum... rose.

Mais bon sang, quelle pouvait bien être l'odeur du rose ?

Quand elle passa vivement à côté de lui pour attraper une poche de chou émincé, il respira une bouffée de ce parfum. Voilà ! Elle sentait la barbe à papa.

Elle retourna en salle et s'arrêta au bar.

— Essaie, au moins, dit-elle à sa fille. Tu n'as pas pris de petit déjeuner.

La gamine, qui était maigre comme un clou, enfouit son nez dans la fourrure crasseuse de son lapin en peluche. La jeune femme soupira, surprit son regard posé sur elle et lui décocha un autre sourire artificiel. Il aurait bien aimé la voir sourire vraiment. Ce devait être un sacré spectacle.

Quand elle se fut éloignée, il se pencha par le passe-plats.

— Hé ! lança-t-il à l'adresse de la fillette. Essaie le remède ketchup. Mets une bonne dose. Tu verras, ça marche.

Ensuite, il retourna à son gril. Pour avoir connu la même situation avec Evan, il savait que personne n'aimait qu'on le regarde manger, et surtout pas quelqu'un de difficile.

Quelques minutes plus tard, il entendit la jeune femme s'exclamer, comme si c'était un miracle :

— Mais tu as bien mangé ! Qu'est-ce que tu as sur la joue ?

La fillette tendit le doigt vers lui et répondit :

— Du ketchup. Il a dit que c'était un remède.

— Je ne savais pas que les condiments avaient des pouvoirs guérisseurs, lui dit la jeune femme.

— Tout dépend de quoi on souffre, répondit-il.

— Bien sûr.

Dans ses yeux bleus, il lut du soulagement et de la gratitude, mais ce n'était pas tout. Il y avait aussi... une petite étincelle.

Chez lui, une petite étincelle semblable lui fit l'effet d'une goutte d'huile chaude qui grésilla soudain au milieu de sa poitrine, le prenant par surprise. Il y avait si longtemps qu'il ne l'avait pas ressentie qu'il en avait oublié sa force.

La jeune femme semblait aussi étonnée que lui, et quand elle annonça les commandes, ce fut d'une voix un peu rauque.

Quand les touristes furent enfin partis, il prit un billet de vingt dollars dans la caisse et alla vers sa serveuse tombée du ciel, qui partageait ses pourboires avec Ernesto.

— Pour vous remercier de m'avoir sauvé la vie, dit-il en lui tendant le billet. Et votre repas est offert par la maison, bien sûr.

— C'était amusant, répondit-elle en prenant l'argent. Cela m'a rappelé de bons souvenirs.

Elle tendit le bras derrière elle pour défaire son tablier, et le mouvement la força à se cambrer.

Jonah ne put s'empêcher de regarder sa poitrine. « Beaux ballons », aurait dit Evan, ce qui le faisait toujours penser à un match de foot. Mais c'était idiot parce que les seins de la jeune femme n'étaient...

Mais bon sang, pourquoi est-ce qu'il analysait ses seins ? Et que venait-elle de dire ?

— Hein ?

— Je n'arrive pas à défaire le nœud, répéta-t-elle. Est-ce que vous pouvez m'aider ?

Il tira sur le cordon quand Rosie entra. En les voyant, elle s'arrêta net.

— Vous êtes quand même venue ? demanda-t-elle. Vous êtes la nièce de Dell Morgan, c'est bien ça ? Monica ?

— Non. Je m'appelle... euh... CJ.

Elle avait hésité, comme s'il lui avait fallu un instant pour se rappeler son nom, nota Jonah. A moins qu'elle n'ait été surprise par *l'amabilité* de Rosie. Les manières bourruées de cette dernière avaient souvent cet effet sur les gens.

— C'est une cliente, expliqua-t-il. Une ancienne serveuse. Elle m'a aidé à m'occuper d'un plein car de touristes.

— Bien. Je suis Rosie Underhill. Cet endroit m'appartient.

Rosie serra fermement la main de la jeune femme et ajouta :

— Vous connaissez déjà mon neveu.

— Pas officiellement, répondit la jeune femme en se tournant vers lui.

Jonah se sentit soudain très mal à l'aise. Il l'aurait laissée repartir sans lui demander son nom, ni lui donner le sien. C'était tout lui, ça ! Il était bien mieux seul dans

son atelier, dans sa caravane ou devant son gril qu'en société.

— Jonah Gold, dit-il en tendant la main.

— Ravie de vous rencontrer.

Comme sa main était petite, et ses doigts aussi délicats que du balsa... Il la serra doucement.

— Si vous voulez la place, elle est à vous, dit Rosie. On ouvre de 6 heures du matin à 15 heures. Vous vous ferez sans doute cent cinquante dollars par jour, voire plus le week-end, quand les touristes sont là.

— Nous ne sommes que de passage, dit CJ. Notre voiture est tombée en panne. Jonah m'a conseillé le garage Duvall.

— Vraiment ? demanda Rosie. Rusty est bien. Seulement, ne le laissez pas vous faire payer le temps qu'il passe à bavarder. Alors, vous êtes en vacances ?

— Euh... non, répondit-elle, avec réticence. Nous déménageons. Et j'ai un travail qui m'attend.

— Où ça ?

— Arrête, Rosie, intervint Jonah. Elle a dit « non ».

— Il faudra sans doute un jour ou deux à Rusty pour faire venir les pièces, enchaîna Rosie sans prêter attention à ce qu'il venait de dire. Si vous travailliez au café, en attendant ?

— J'espère que ce n'est pas grave, comme panne, murmura CJ en mordant sa lèvre pulpeuse.

Sa bouche formait un cœur bien plus joli, bien plus doux que celui qu'il avait dessiné pour orner le banc en acajou sur lequel il travaillait...

— Vous savez ce que c'est, avec les voitures, dit Rosie. Quand elles commencent à faire des caprices, c'est l'enfer.

A la façon dont sa tante insistait, il comprit qu'elle n'avait pas trouvé d'autre serveuse. Il allait se retrouver coincé ici avec elle, et elle était bien trop grincheuse pour servir les clients.

La sonnette tinta de nouveau, et Larry Clayton et ses copains de poker entrèrent. Comme tous les mois, ils allaient mettre fin à leur nuit de poker en mangeant un steak frites et en disant des vacheries sur tout le monde. Derrière eux, suivaient une douzaine de lycéennes en tenue de pompom girls.

— Zut ! lâcha-t-il en même temps que Rosie.

Cette dernière se tourna vers CJ et lui demanda :

— Si je demande à Rusty de venir jusqu'ici regarder votre voiture, est-ce que vous pouvez finir la journée ?

— Rosie..., dit-il.

— Cinquante dollars en plus de vos pourboires. Alors ? CJ parut intéressée.

— Et vous allez faire venir le garagiste jusqu'ici ? demanda-t-elle. D'accord ! Je vais juste prévenir ma fille.

Elle s'éloigna tout en rattachant le cordon de son tablier.

Quelques minutes plus tard, elle avait dressé la table des joueurs de poker et prenait déjà les commandes des lycéennes. Elle travaillait avec vivacité mais sans la moindre nervosité.

— Elle est bien, fit remarquer Rosie. Mais pourquoi tous ces secrets sur l'endroit où elle va ?

— Tout le monde n'a pas envie de déballer sa vie devant des étrangers, répondit-il.

— Tu peux parler ! rétorqua-t-elle. Tu ne lui avais même pas demandé son nom. Comment s'appelle la petite fille ?

Il se borna à hausser les épaules.

— Logique, fit Rosie. Elle doit s'ennuyer à mourir. Je parie que je peux trouver un moyen de l'occuper.

— Ne commence pas, Rosie.

Il pouvait pratiquement entendre les rouages se mettre en branle dans le cerveau de sa tante.

— Commencer quoi ? demanda-t-elle sur un ton innocent.

— Tes manigances. Appelle Rusty comme tu l'as promis, et trouve-moi une autre serveuse.

Sans répondre, elle le congédia d'un geste de la main.

Bientôt, CJ revint avec les commandes. Les joueurs de poker voulaient des doubles cheeseburgers, les lycéennes des sandwichs au fromage, de la salade de tomates, des milk-shakes au chocolat et des tonnes de frites.

— Pour les frites, impossible, dit-il. Je n'en ai plus qu'une poche, et elles sont couvertes de brûlures de congélation.

— Ça m'ira, dit-elle en s'éloignant vivement.

Bientôt, les frites grésillaient dans l'huile et elle préparait déjà les milk-shakes. Elle avait compris comment marchait la minuterie de la machine capricieuse et ne gâcha pas une seule goutte de sauce au chocolat — contrairement à Darlene, qui ratait un milk-shake sur trois.

Rosie avait raison. Elle était bien.

Il s'était attendu à être irrité par sa présence dans sa cuisine, mais elle voletait aussi légèrement que la fée du jeu vidéo, toujours entourée par ce parfum rose...

Il secoua la tête.

Elle s'en rendit compte et s'arrêta net.

— Est-ce que j'ai fait quelque chose de mal ? demanda-t-elle.

Elle semblait aux aguets, comme si elle s'apprêtait à affronter des ennuis.

— Non. Vous vous débrouillez magnifiquement.

— Bien !

Elle passa derrière lui en effleurant ses fesses. Son corps réagit aussitôt à ce contact. Bon sang ! Comme s'il était de nouveau un jeune garçon à qui la vue d'une bretelle de soutien-gorge aurait déclenché une érection.

Quand elle retourna vers la friteuse, elle fit un écart pour l'éviter et perdit l'équilibre. Il la retint par le bras pour éviter que son coude se pose sur le gril brûlant.

Elle pâlit et lui jeta un regard effrayé.

— Vous alliez vous brûler, expliqua-t-il.

— Oh. Je... Oui.

Elle retourna à ses occupations sans même le remercier ou lui adresser un de ses sourires factices.

Bon sang ! Il lui avait fait peur. Il détestait ça. Cela lui rappelait le jour où il avait frappé Jared, et où Suzanne avait reculé en se protégeant le visage, comme si elle pensait qu'il allait la frapper elle aussi.

Il fut gagné par un sentiment de honte aussi violent que celui qu'il avait ressenti ce soir-là. Sous l'effet de la douleur, il avait fait ce qu'il s'était juré de ne jamais faire : il avait été violent. Il s'était conduit comme son père.

Preuve supplémentaire que le mariage n'était pas pour lui. Il savait déjà qu'il ne pouvait pas apporter son soutien aux gens qu'il aimait dans les moments difficiles. Après cet épisode, il avait compris qu'il pouvait aller jusqu'à leur faire mal.

— Goûtez ça, lui proposa CJ, le ramenant à l'instant présent.

Elle lui tendait une frite qui sentait le fromage, la pomme de terre chaude et l'huile de maïs. Il attira sa main plus près et croqua le bout de la frite, goûtant tout à la fois le contact de la main douce de CJ et la saveur de la frite — un double plaisir.

Leurs regards se croisèrent, et quelque chose passa entre eux. Il était courant pour un cuisinier de goûter le plat de son collègue. Mais cette situation avait quelque chose de plus personnel. Plus... intime.

Il lâcha sa main et se concentra sur la frite.

— Qu'est-ce que vous avez fait ? demanda-t-il.

— Elles sont passées dans deux bains de friture et je les ai saupoudrées de parmesan.

— Pas mauvais.

Le fromage rendait les frites crémeuses, avec une pointe d'acidité. L'extérieur était croustillant et le cœur moelleux.

— Pas mauvais ? répéta-t-elle en croquant le reste de la frite, les sourcils froncés. C'est délicieux, vous voulez dire !

— Les filles vont les noyer sous le ketchup.

— C'est ce qu'on va voir.

Elle fit glisser les frites sur un grand plat et les porta aux lycéennes.

Comme hypnotisé par le balancement de ses hanches, il la suivit du regard.

Quelques minutes plus tard, elle revint et annonça, triomphante :

— Elles ont dit que les frites étaient *épiques*. Vraiment trop bonnes pour y mettre du ketchup.

Ses yeux brillaient d'un éclat de fierté, et son sourire illuminait tout son visage. Elle ressemblait à la fée du jeu vidéo quand elle regarde dans la malle aux trésors où se trouvent tous ses pouvoirs.

Et il avait vu juste : ce sourire était un sacré spectacle.

Un spectacle qui l'accompagnerait pendant longtemps, il en était certain, tout comme la sensation du bois fraîchement poncé l'accompagnait longtemps après qu'il avait quitté l'atelier.

— Ne jubilez pas, lui dit-il.

— Je ne peux pas m'en empêcher.

Il aima la force et l'assurance qu'il lisait dans ses yeux. La peur et la nervosité qui l'habitaient quand elle était entrée dans le café avaient totalement disparu.

— Je voulais vous remercier pour le truc du ketchup que vous avez utilisé avec ma fille. Bunny.

Elle se tourna vers le siège qu'avait occupé la fillette.

— Où est-elle ? lança-t-elle, inquiète.

Il voulut lui parler de l'idée de Rosie, mais elle s'élançait déjà vers la salle.

Il la suivit.

Elle se précipita dans les toilettes des dames, et en ressortit en s'écriant :

— Elle n'est pas ici !
— Je suis sûr qu'elle est en haut, dit-il.
— En haut ?
Une intense frayeur se lisait sur ses traits.
— Avec Rosie, expliqua-t-il. Un instant.
Il sortit son portable et tapa le numéro de sa tante.
CJ le regarda en retenant son souffle.
— Rosie, la fille de CJ est en haut avec toi ?
Il écouta la réponse de Rosie et adressa un rapide signe de la tête à CJ pour la rassurer.
— Sa mère est folle d'inquiétude.
CJ tendit la main vers le portable, et il remarqua qu'elle semblait avoir du mal à contenir sa colère.
— Je dois savoir à tout instant où se trouve ma fille, expliqua-t-elle à Rosie. J'apprécie, bien sûr, mais...
Elle s'interrompit et écouta, les sourcils froncés.
— Le garagiste est... quoi ? C'est une mauvaise nouvelle.
Elle écouta encore pendant quelques instants.
— C'est gentil de votre part, mais je suis certaine qu'il y a un motel en ville où nous pourrions...
Soudain, elle haussa les sourcils.
— Vraiment ? J'y réfléchirai. Merci.
Elle lui rendit son portable. Elle semblait abasourdie.
Normal, se dit-il. Elle venait de passer à la moulinette Rosie.
— Rusty est à un enterrement de vie de garçon à Yuma, dit-elle. Il ne peut pas regarder ma voiture avant demain.
— Vous pourriez essayer le garage Shell, proposait-il, mais il n'est pas aussi bon. C'est une petite ville.
— Rosie nous a invitées à rester. Je déteste m'imposer...
Elle lui adressa un regard interrogateur.
— Elle a de la place, dit-il simplement.
Enfin... La dernière fois qu'il avait vu les chambres

d'amis, elles étaient remplies jusqu'au plafond d'objets qui ne rentraient pas dans le magasin de brocante de Rosie.

— Elle dit qu'il y a des punaises au Sleep Inn, ajouta CJ. C'est vrai ?

Il ne put retenir un petit rire.

— J'en doute, reconnut-il. Elle doit penser que si vous passez la nuit en haut, vous travaillerez en bas demain.

— Oh. Je vois.

Il remarqua que son nez était parsemé de taches de rousseur, comme s'il avait été saupoudré de cannelle, et que ses cheveux blonds étaient striés de mèches plus foncées, semblables aux veines dans une planche de chêne.

— Je pense qu'il serait plus logique de rester..., dit-elle.

— Comme vous voulez, lâcha-t-il d'un ton égal.

Mais un frisson de plaisir le traversa. Peut-être que les manigances de Rosie avaient du bon, après tout.